

## PROLOGUE

2 mai 1962.

1 H 49.

L'hélicoptère, un Sikorsky H-34, en provenance des plateaux du Hoggar, se posa face aux grands hangars abritant les avions du Centre interarmées d'essais d'engins spéciaux, à Colomb-Béchar. Dans un bruit assourdissant, les pales fouettaient l'air suffocant et soulevaient la poussière. Deux officiers supérieurs de l'armée de l'air suivis de quatre hommes en civil descendirent de l'appareil. Le dos courbé pour se protéger, ils gagnèrent rapidement un Renault 2087. Ils étaient attendus au poste de commandement de la base aérienne.

Le colonel s'impatientait dans son bureau, quand on frappa à la porte.

— Ils sont arrivés, mon colonel, annonça le lieutenant.

— Faites-les entrer.

Le lieutenant s'effaça et se tint au garde-à-vous près de la porte tandis que les six hommes pénétraient dans la pièce. Salut militaire pour les uns, poignées de main et hochements de tête pour les autres. Les visages étaient

graves. Pas un mot ne fut échangé. Après les civilités, l'officier supérieur les convia à prendre place dans la partie salon de son vaste bureau. Lui resta debout et prit la parole.

— Les ministres sont rentrés à Paris dès hier soir, leur annonça-t-il d'emblée. Avant leur envol pour Villacoublay, nous avons eu le temps de nous entretenir sur... Il chercha le mot, du moins s'interdit de le prononcer. Les mains croisées dans le dos, tête basse et l'air songeur, il fit quelques pas devant les six hommes avant de reprendre : Messieurs, en haut lieu, en très haut lieu, cette affaire n'a jamais existé. Il y va de notre réputation, de celle de notre pays. Vous devez tous faire preuve de patriotisme en gardant le silence le plus absolu. À votre arrivée à la capitale, des officiers du SDECE\* vous attendent pour un débriefing. Ensuite, vous retournerez dans vos familles et reprendrez une vie normale. Votre avion décolle à 21 heures.

— Nous ne comprenons pas, dit l'un des civils, tout était pourtant...

— Personne ne s'y attendait, il est inutile d'insister sur les dysfonctionnements ! trancha le colonel. Tout est dit, n'en parlons plus.

Chacun des civils le savait, à partir de cet instant, plus aucun échange ne leur serait autorisé sur cet événement, désormais classé secret défense.

Puis, d'un ton moins solennel, le colonel les invita à déjeuner.

Le trajet pour se rendre au mess se fit à pied sous le soleil brûlant. Pas un arbre, pas une ombre où se réfugier, sinon celles projetées, çà et là, par les bâtiments. Au-delà

des limites de la base, un paysage de terre brûlée, envoutant, semblait figé pour l'éternité.

Le colonel s'efforça de détendre l'ambiance au sein du petit groupe en racontant quelques anecdotes pittoresques de la vie saharienne. Si certains lâchèrent quelques sourires, le cœur n'y était pas. Ils revenaient de l'enfer. Pour avoir un peu traîné des pieds, deux civils s'étaient laissé distancer. L'un d'eux tira un mouchoir de sa poche, essuya son front, son cou, perlés de sueur. Puis, il inclina sa tête vers son voisin. Ils échangèrent à voix basse, ne semblaient pas adhérer aux injonctions de l'officier supérieur.

Aux premières heures de l'après-midi, la chaleur extérieure insupportable contraignait au repos. La base-vie du centre était alors plongée dans une sorte de torpeur. Les quatre civils, eux aussi, respectèrent ce temps de pause. Chacun dans leur chambre, face à leur conscience, il leur était impossible de faire abstraction de l'horreur vécue.

Ce même jour.

21 heures.

L'air demeurait encore très chaud. Les civils, bagages à la main, se présentèrent à la salle d'embarquement, accompagnés du colonel. Deux gendarmes de la prévôté les attendaient pour un contrôle d'identité. Une simple formalité avant l'embarquement.

Sur le tarmac, le DC-3 de l'armée de l'air au fuselage de métal luisant, le nez pointé vers le ciel constellé, était prêt pour le départ. Le courrier, les colis et le matériel à destination de la métropole avaient été chargés,

\* Service de documentation extérieure et de contre-espionnage. La DGSE depuis 1982.

retenus à l'arrière de l'appareil par un filet de cordes. Les quatre hommes montèrent à bord. La passerelle retirée, le pilote mit le contact et les deux moteurs de 1200 chevaux s'ébrouèrent en crachotant avant de faire place au bourdonnement synchronisé des hélices. Le copilote brandit son bras hors de la cabine pour donner le signal au parqueur, il pouvait ôter les cales des roues. Le colonel, depuis la piste, fit un salut militaire, puis regagna son véhicule où l'attendait son chauffeur.

L'appareil roula vers la piste d'envol. Le pilote effectua le point fixe en donnant toute leur puissance aux moteurs. Dernière check-list et l'avion s'élança dans la nuit. Dans quatre heures, il atterrirait à la base aérienne 107 de Villacoublay, au sud-ouest de Paris.

Entre deux battements de paupières, le point noir situé à l'angle formé par le mur et le plafond s'était déplacé. Allongé sur son lit, les mains calées sous la nuque, l'homme s'interrogeait. Était-ce une mouche ou alors une araignée? Sa vue se brouillait, au point de ne plus savoir si le point avait de nouveau bougé ou pas. Une illusion à force de le fixer? Tout bien considéré, c'était plutôt une araignée. Une mouche se serait déplacée en effectuant de petits vols. Encore que... Non, c'était bien une araignée, il en avait à présent la certitude. Immobile, elle guettait sa proie.

Tout comme lui...

Des années de quête, parfois désespérée, et puis, ce jour tant attendu avait fini par arriver. Était-ce le hasard, dont on dit qu'il fait parfois si bien les choses? Non. C'était une conjonction inouïe de faits. Ou encore, et la tentation d'y croire était forte, une bonne étoile veillait sur lui depuis cette nuit tragique. Il avait alors cinq ans. Le temps n'avait pas eu de prise sur lui.

Sa chambre était située au premier étage de la maison familiale. Une grande bâtisse, perdue en pleine nature. Grande était sans doute exagéré, en tout cas, c'était le souvenir qu'il en gardait. Ce soir-là, le sommeil ne venait